

Mill, Comte et les « projets liberticides des réformateurs »

Philippe Lége (Université de Picardie, CRIISEA)

Philippe.lege@u-picardie.fr

Version provisoire, ne pas citer

Introduction

Les rapports entre les pensées de John Stuart Mill et d'Auguste Comte, et le jeu complexe de leurs influences réciproques, ont été maintes fois analysés¹. L'importance des deux auteurs le justifie pleinement. Les *Principles of Political Economy* de Mill, publiés pour la première fois en 1848 puis réédités six fois jusqu'en 1871, ont exercé une influence considérable au 19^e siècle au point de constituer alors l'ouvrage économique de référence (De Marchi 1974). Au-delà de l'économie politique, l'influence de Mill fut considérable en philosophie politique, éthique, logique, épistémologie, etc. Selon Henry Sidgwick, « à partir de 1860-65, il domina l'Angleterre dans le domaine de la pensée comme très peu d'hommes avant lui » (Sidgwick 1873, 193). De son côté, Auguste Comte est l'inventeur du positivisme dont l'influence fut très importante aux débuts de la Troisième République. A cette époque, « en France, le monde intellectuel apparaît comme hanté par l'ombre de Comte » (Bourdeau 1999, 4).

Dans la correspondance qu'ils entretiennent entre 1841 et 1847, les deux penseurs expriment des désaccords croissants tant dans le domaine politique que dans celui de l'épistémologie des sciences sociales. Dès la deuxième édition du *System of Logic*, en 1846, Mill supprime ou modifie une cinquantaine de références élogieuses à Comte². Il publie en outre, en 1865, *Auguste Comte and*

¹ Lire par exemple (Lévy-Bruhl 1899), (Mueller 1956, 92-133)(Mueller 1956), (Hayek 1942), (Hayek 1963), (Lewisohn 1972) (Ekelund et Olsen 1973) (Kremer-Marietti 1995), (Robert 1998), (Robert 2002), (Capaldi 2004, 164- 85) et (López 2012).

² Une dizaine de références à Comte sont à nouveau supprimées en 1850 dans la 3^{ème} édition. Pour plus de détails, lire l'introduction du septième volume des *Collected Works* (Mill 1843, lxxxii- iii et xc).

positivism dont la seconde partie consiste en une vive critique du *Système de politique positive*.

Si l'évolution de la position de Mill vis-à-vis du positivisme a fait l'objet de plusieurs études, il nous semble toutefois que deux points essentiels de sa lecture de Comte ont été trop peu soulignés. D'une part, les jugements de Mill sur l'œuvre de Comte éclairent son attitude à l'égard de l'historicité des phénomènes sociaux. D'autre part, les critiques formulées par Mill dès sa première lecture des textes de Comte permettent de mieux comprendre la façon dont il articule les notions d'utilité et de liberté, en particulier dans *On Liberty*, ouvrage publié en 1859 contre les « projets liberticides des réformateurs », ceux de « Comte en particulier ». Nous montrerons que dans ces deux domaines, l'opinion de Mill demeure remarquablement stable. Si la tonalité de ses propos sur Comte varie au fil du temps, leur contenu demeure fondamentalement inchangé.

Pour le montrer, nous décrivons d'abord de façon chronologique comment Mill en vint à lire Comte, à entretenir une correspondance avec lui et à exprimer son opinion au sujet de son œuvre. Nous commencerons ainsi à démêler l'écheveau de la relation intellectuelle entre les deux auteurs (section 1). Nous reviendrons ensuite sur le rôle dévolu par Mill et Comte à l'histoire dans la méthodologie des sciences sociales (section 2), afin de mieux cerner les effets de l'influence comtienne sur l'œuvre de Mill (section 3). Nous verrons enfin comment Mill développa son analyse de la philosophie morale et politique de Comte, et comment le libéralisme de Mill est en partie construit sur son opposition aux idées de Comte (section 4).

1/ Mill et Comte : chronologie et contexte

En mai 1820, Mill, alors tout juste âgé de quatorze ans, part effectuer un séjour d'un an en France. Il est accueilli et logé près de Montpellier chez le frère de Jeremy Bentham, Samuel. Sur son trajet, Mill passe quelques temps à Paris chez Jean-Baptiste Say.

« C'était un homme de la dernière période de la Révolution française, un républicain français de la meilleure espèce, un de ceux qui n'avaient jamais plié face à Bonaparte en dépit des tentatives de ce dernier pour

l'amadouer [...] Say était proche de nombreux dirigeants du parti libéral et je rencontrais chez lui plusieurs personnes remarquables parmi lesquelles j'ai le plaisir de me rappeler avoir vu une fois Saint-Simon » (Mill 1873, p. 63).

Rappelons que « le fondateur de *L'Industrie* est alors au service des idées libérales ; sa publication vulgarise l'enseignement de J-B Say, qui est d'ailleurs parmi les souscripteurs » (Gouhier 1933, 236). Mill ne reverra pas Saint-Simon et ne rencontrera jamais son disciple et secrétaire Auguste Comte³. En revanche, Mill explique que ce séjour eut pour « principale conséquence », le développement de son « intérêt vif et constant pour le libéralisme continental » (*ibid.*, p. 63).

De retour à Londres, Mill commence à lire les ouvrages de Jeremy Bentham. Les effets de cette lecture ne se font guère attendre puisque dès l'hiver 1822-1823, Mill fonde *The Utilitarian Society* et commence à écrire dans plusieurs journaux. Son activité politique prend de l'ampleur en 1824 avec le lancement de la *Westminster Review* :

« Le besoin d'un organe radical à opposer à l'*Edinburgh* et à la *Quarterly* qui étaient alors à l'apogée de leur réputation et de leur influence, avait fait l'objet de conversations entre Bentham et mon père plusieurs années auparavant ; c'était leur château en Espagne » (Mill 1873, 93).

John Stuart Mill fut le principal contributeur de la *Westminster Review*. Celle-ci fut financée par Jeremy Bentham et dirigée par John Bowring, un benthamien « qui entretenait des relations très étendues et des correspondances avec les libéraux de tous les pays, ce qui semblait promettre qu'il serait un puissant propagateur de la renommée et des idées de Bentham dans toutes les parties du monde » (*ibid.*, 93).

En 1825, Mill débat avec les owenites, premiers auteurs à utiliser et revendiquer le terme « *socialist* »⁴. A cette époque, Mill s'oppose au développement de la propriété coopérative préconisée par les owenites car il estime que « la fin visée par ses défenseurs, le plus grand bonheur du plus grand nombre, ne serait pas atteinte mais contrariée par l'adoption des moyens qu'ils

³ Comte est devenu le secrétaire de Saint-Simon en août 1817 (Gouhier 1933, 239).

⁴ Sur ce débat et sur l'évolution de l'opinion concernant les coopératives, cf. (Gillig et Légié 2016).

nous recommandent si chaudement » (Mill 1825, 308-9). Mill s'en expliquera dans son autobiographie :

« L'héritage et la propriété privée telle qu'on l'entend aujourd'hui, me semblaient, comme pour ceux de l'ancienne école d'économie politique, être le dernier mot [en français dans le texte] de la législation : et je ne cherchais pas autre chose que d'atténuer les inégalités résultant de ces institutions [...] En bref, j'étais un démocrate mais pas un socialiste » (1873, p. 239).

Sa rencontre avec les saint-simoniens va faire évoluer son jugement. En 1828, Mill fait la connaissance de Gustave d'Eichthal qui effectue un voyage en Angleterre⁵. Or, ce dernier adhère en 1829 au saint-simonisme, dont il deviendra l'une des principales figures. « Il ne s'épargne désormais aucune peine pour convertir son jeune ami anglais à sa nouvelle foi » (Hayek 1942, 280)⁶. Les deux hommes entament une correspondance qui se poursuivra jusqu'à la mort de Mill.

En 1830, Mill rencontre les dirigeants de ce mouvement, Bazard et Enfantin. Dans son autobiographie, Mill juge rétrospectivement que les saint-simoniens ont réalisé « une description du socialisme bien supérieure à celle de Owen » et affirme que « c'est en partie grâce à leurs écrits » qu'il prit conscience des limites de « la vieille économie politique qui considère la propriété privée et l'héritage comme des faits indépassables et la liberté de commercer comme le *dernier mot* du progrès social » (Mill 1873, 175).

« En partie » seulement, car c'est aussi grâce à la lecture de Comte que Mill en vient à conclure à la nécessité de tenir compte de l'historicité des institutions pour dépasser la « vieille économie politique ». Comme de nombreux lecteurs l'ont noté, il est difficile de faire la part des influences comtiennes et saint-simoniennes sur la pensée de Mill (López 2012, 68). On peut toutefois remarquer que Mill indique que l'une des publications saint-simoniennes lui semblait « de loin supérieure aux autres » (Mill 1873, 173). Il s'agit du troisième cahier du *Catéchisme des industriels* de Saint-Simon que

⁵ D'Eichthal rencontre Mill en mai 1828, lorsque celui-ci prend la parole lors d'une réunion de la *London Debating Society*. Cf. Mineka in (Mill 1963a)

⁶ Sur l'interprétation hayékienne des sources de la pensée de John Stuart Mill, cf. (Légé 2008) et (Peart 2015).

Gustave d'Eichthal remet à Mill en 1828. Intitulé « Plan des travaux scientifiques nécessaires à la réorganisation de la Société », celui-ci a en fait été rédigé en 1822 par son disciple Auguste Comte⁷. Mill lit cet essai (Comte 1822) à la fin du mois de mai 1829 (Mill 1963a, 34).

Le 8 octobre 1829, dans une lettre adressée à Gustave d'Eichthal, Mill exprime pour la première fois son opinion sur l'essai de Comte : « je trouve dans sa philosophie la même faute que celle qu'il décèle dans la philosophie du 18^e siècle ; seule la partie critique me semble solide tandis que la partie organique me semble sujette à une centaine d'objections » (Mill 1963a, 35). Dans la terminologie saint-simonienne, une pensée critique est destructrice ou négative tandis qu'une pensée organique est « organisée » de façon positive⁸. La partie critique de l'opuscule contient la première formulation de la fameuse « loi des trois états ». Comme Mill l'expliquera par la suite, cette « doctrine concernant la succession naturelle de trois étapes dans chaque domaine de la connaissance, d'abord théologique puis métaphysique, enfin positif [...] s'accordait bien avec mes idées d'alors » (Mill 1873, 173). Notons que Mill ne reniera jamais son admiration pour ce versant critique de la pensée de Comte⁹.

⁷ Cet opuscule que Comte qualifie de « fondamental » a d'abord été nommé « Prospectus des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société, par Auguste Comte, ancien élève de l'Ecole polytechnique » lorsqu'il fut achevé le 6 mai 1822. Il devait s'insérer, non pas dans la troisième partie du *Système industriel* de Saint-Simon mais dans la « *Suite des travaux ayant pour objet de fonder le système industriel, DU CONTRAT SOCIAL* par Henri Saint-Simon » (Gouhier 1941, 355-6). Des épreuves furent imprimées en mai 1822 (avec la mention « avril 1822 ») mais Saint-Simon suspendit le travail des imprimeurs. Ce texte fut enrichi et rebaptisé « Plan des travaux scientifiques... » lorsqu'il fut enfin publié en 1824 comme troisième cahier du *Catéchisme des Industriels* de Saint-Simon, avec un surtitre : *Système de politique Positive*. Saint-Simon fait précéder le texte de son élève d'un avertissement à son encontre. Cet épisode intervient alors que les divergences entre les deux penseurs se multiplient depuis 1820 (Gouhier 1941, 358-84). Il précipite leur rupture, qui devient définitive en mai 1824. En 1851, Comte publiera un ouvrage différent s'intitulant également *Système de politique Positive*.

⁸ Comte évoque « le temps où la nouvelle philosophie serait devenue assez générale pour prendre un caractère vraiment organique, en remplaçant irrévocablement la théologie dans son office social aussi bien que dans sa destination mentale » (Comte 1844, p. 113). Le terme « positif » peut également être employé en ce sens, il désigne alors « l'une des plus éminentes propriétés de la vraie philosophie moderne, en la montrant destinée surtout, par sa nature, non à détruire, mais à organiser » (*ibid.* p. 122).

⁹ Pour Mill, la critique comtienne des stades théologiques et métaphysiques de la pensée prend place « dans un combat depuis longtemps engagé », en particulier par Hobbes, mais la loi des trois états est « une généralisation

Mill a-t-il pris connaissance d'autres textes de jeunesse de Comte ? Rien ne permet de l'affirmer avec certitude. En particulier, Mill ne mentionne jamais les *Considérations philosophiques sur les sciences et les savants* (Comte 1825), texte essentiel dans l'œuvre de Comte, initialement publié sous la forme de trois articles dans la revue *Le Producteur* en novembre et décembre 1825. Friedrich Hayek, qui s'est beaucoup intéressé à la relation entre les deux philosophes, estime pourtant que Mill l'a « presque certainement lu dans le *Producteur* » (Hayek 1942, 286 n37)¹⁰. Nous analyserons plus loin sur l'un des enjeux de cette hypothèse (*infra*, section 2).

Mill publie en 1831 « The Spirit of The Age », un article très imprégné de la philosophie saint-simonienne de l'histoire. Il y affirme que « la première particularité de l'époque actuelle est d'être une époque de transition. L'humanité s'est défaite des vieilles institutions mais ne s'est pas encore dotée des nouvelles » (Mill 1831, 230).

Les deux premiers volumes du *Cours de philosophie positive* de Comte sont publiés en 1830 et 1835. Mill les lit en 1837¹¹. A cette époque, l'œuvre de Comte commence à jouir d'un certain succès au sein du mouvement radical anglais. Ainsi, en 1838, l'une des principales figures du groupe des Radicaux Philosophiques, l'historien George Grote, publie un compte-rendu favorable du *Cours* dans l'*Edinburgh Review*¹². Et Mill lui-même fait part à son entourage de la

qui lui appartient et dans laquelle on ne l'a pas devancé » (Mill 1865, 33). En outre, « cette généralisation est la plus fondamentale des doctrines émises par M. Comte » (*ibid.*, 34).

¹⁰ Hayek conseille aux lecteurs anglophones de se procurer la traduction du *Plan* de 1822 par H. D. Huton figurant dans le recueil *Early Essays on Social Philosophy* publié en 1911. Il ajoute que ce recueil comporte aussi « deux essais antérieurs de Comte (dont Mill n'a probablement pas eu connaissance) et deux essais postérieurs que Mill a presque certainement vu dans le *Producteur* » (Hayek 1942, 286 n37). Pour Hayek, Mill aurait donc lu les *Considérations philosophiques sur les sciences et les savants* (1825) et les *Considérations sur le pouvoir spirituel* (1826) car Gustave d'Eichthal lui a « peut-être communiqué des numéros du *Producteur* » des années 1825 et 1826 (Hayek 1942, 280).

¹¹ C'est ce qu'indique Mill lui-même dans sa première lettre à Comte le 8 novembre 1841 (Mill 1963b, 489). Et cette date est confirmée par le fait que la première référence de Mill au *Cours* figure dans une lettre du 21 décembre 1837. Dans celle-ci, Mill qualifie l'ouvrage de « l'un des plus profonds jamais écrits en philosophie des sciences » (Mill 1963a, 363).

¹² En 1844, John Stuart Mill interviendra auprès de William Molesworth et de George Grote pour qu'ils apportent un soutien financier à Auguste Comte. Lire à ce sujet (Lévy-Bruhl 1899, VI- IX). Parmi les radicaux, Molesworth

grande qualité de l'ouvrage¹³. En revanche, « les six volumes du *Cours* parurent sans provoquer un seul article dans la presse française » (Gouhier 1931, 206). Le 8 novembre 1841, Mill écrit pour la première fois à Comte.

Mill lit les six volumes du *Cours de philosophie positive* de Comte entre 1837 et 1843, et se réfère à cet ouvrage dans son *System of Logic* (1843), généralement en des termes élogieux. De son côté, Comte enjoint son ami Varlat de lire l'ouvrage de Mill et lui explique que ce dernier « constitue, avec moi, le seul penseur qui puisse être sérieusement qualifié de philosophe pleinement positif. En ce que ses principales vues ont de réellement spontanées, elles concourent avec les miennes de manière à fournir la plus décisive confirmation de la justesse fondamentale, et même de l'opportunité essentielle de notre tendance »¹⁴. Dans la deuxième édition du *System of Logic*, en 1846, Mill supprime ou modifie une cinquantaine de références élogieuses à Comte. La correspondance des deux penseurs prend fin en mai 1847 en raison de désaccords grandissants.

En 1851, Mill décline la proposition de la *Westminster Review* d'écrire un article sur Comte ; mais il réexamine la question en 1854 lorsque Harriet Martineau publie sa traduction anglaise du *Cours de philosophie positive* (Robson 1969, cxxx). Mill explique dans une lettre à Harriet Taylor datée du 9 janvier 1854 que les arguments en faveur d'un tel projet sont évidents tout en exprimant ses réticences. Mill craint que le directeur de la revue n'attende de lui « un article plus élogieux » qu'il ne le souhaiterait tout en lui refusant d'exprimer librement son assentiment au sujet de l'athéisme de Comte, or Mill ne voit pas « comment il serait possible d'être juste [envers Comte] sans lui donner crédit sur ce point, alors qu'il y a tant à critiquer par ailleurs » (Mill 1972a, 126). Mill refuse donc à nouveau la proposition.

était sans doute celui dont les moyens financiers étaient les plus importants. Il avait financé en 1835 la création de la *London Review* avant de racheter la *Westminster Review* et de fusionner les deux revues.

¹³ En 1841, Mill écrit par exemple à Alexander Bain cette lettre de deux phrases : « Avez-vous jamais étudié le *Cours de philosophie positive* de Comte ? Il commet quelques erreurs, mais globalement, je pense qu'il s'agit pratiquement du plus grand ouvrage de notre époque » (Mill 1963b, 487). Voir également la lettre du 27 mars 1843 (*ibid.*, 579).

¹⁴ Lettre de Comte à Varlat du 17 juillet 1843 (Comte 1870, 331-2).

Comte décède en 1857 et c'est seulement en 1863 que Mill écrit au directeur de la *Westminster Review* pour lui signifier que la récente publication d'une biographie de Comte par Emile Littré constitue une bonne occasion de rédiger « une évaluation générale » de la philosophie de Comte (Mill 1972b, 849). Cette entreprise aboutit à la publication de deux articles sur Comte dans la *Westminster Review*, en avril et juillet 1865. Les deux parties sont rassemblées dans un ouvrage publié la même année sous le titre *Auguste Comte and positivism*. La première est un exposé élogieux du *Cours de Philosophie Positive*, la seconde est une virulente critique du *Système de Politique Positive*.

2/ Méthode et histoire chez Mill et Comte

La fascination que Comte et Mill ont pu éprouver l'un pour l'autre s'explique en partie par des similitudes dans leur formation. Les deux auteurs ont notamment en commun d'avoir acquis de façon autodidacte une solide culture historique. On sait qu'à l'Ecole polytechnique, Comte a lu « des ouvrages sur la Révolution française, notamment les *Mémoires* de Louvet » et « des écrits du XVIII^e siècle » (Gouhier 1933, 155). En 1816, il indique à son ami et professeur de mathématiques Valat avoir « fait emplette des constitutions américaines et de quelques ouvrages » propres à lui donner des Etats-Unis « une idée exacte » sans omettre de préciser tout le « plaisir » et le « bonheur » qu'il retire de ces lectures¹⁵.

Comte était persuadé que le système éducatif était vicié par le « préjugé de l'absolu ». En 1818, il explique à Valat comment se prémunir de ce dernier :

« Cette idée fausse nous est donnée à tous par notre absurde système d'éducation[...] Je te conseille pour t'en guérir, de te mettre d'abord bien dans la tête que tout, dans la politique comme dans les autres sciences doit être fondé sur des faits observés, ce qui te portera à éliminer toutes idées vagues et hypothétiques, et ensuite de lire beaucoup moins les ouvrages du genre du *Contrat social* de Rousseau, et beaucoup plus les ouvrages historiques, comme l'*Histoire de l'Angleterre*, de Hume, l'*Histoire de Charles-Quint*, de Robertson, qui sont les moins mauvaises de toutes les

¹⁵ Lettre à Valat du 29 octobre 1816, in (Comte 1870, 20-1).

histoires, surtout la première. Ensuite mets-toi à étudier l'économie politique, c'est-à-dire l'ouvrage de Smith et celui de Say »¹⁶.

L'opinion de Comte sur les économistes évoluera très vite de façon négative¹⁷. En revanche, l'histoire conservera un rôle central dans le projet positiviste. Voulant faire voir le triomphe du mode de pensée positif par une analyse de l'histoire des savoirs, et convaincu que l'application des méthodes scientifiques à l'étude de la société suppose d'acquérir d'importantes connaissances historiques, Comte avait dans sa bibliothèque un très grand nombre d'ouvrages d'histoire, essentiellement produits dans le demi-siècle précédant : œuvres de Voltaire, Hume, Gibbon, Fleury, Ferguson, etc.¹⁸

De son côté, Mill fait preuve d'une sérieuse appétence pour l'histoire. Si Françoise Orazi (2015, 157) a bien montré que « la philosophie politique de Mill se conçoit dans un cadre diachronique et s'écrit sur fond historique », elle ne retrace pas les sources de sa culture historique et de sa conception spécifique de l'histoire. Et on ne peut évacuer cette importante question en affirmant, de façon excessive, que « la faiblesse de l'historiographie britannique est peut-être l'une des raisons pour lesquelles l'éducation de Mill n'accorde pas de signification philosophique et de valeur scientifique à l'histoire alors même qu'elle inclue l'étude des historiens Ecossais » (López 2012, 65)¹⁹.

L'impressionnant programme éducatif auquel Mill fut soumis de façon précoce portait sur la plupart des domaines scientifiques et artistiques ; mais

¹⁶ Lettre du 17 avril 1818 (Comte 1870, 54- 5). Comte avait le texte anglais de *L'histoire d'Angleterre* de David Hume, dans une édition de 1773 (Gouhier 1933, 228 n31).

¹⁷ Comme le note Pierre Arnaud, Comte « ne prendra décidément ses distances à leur égard qu'à partir de 1825, après s'être complètement dégagé de l'influence de Saint-Simon qui les lui avait fait connaître » (in Comte 1822, 125 n1)

¹⁸ Voir la note de Pierre Arnaud in (Comte 1822, 175)

¹⁹ La faiblesse de l'historiographie anglaise est mentionnée par Mill lui-même (Mill 1826) et le caractère tardif de l'institutionnalisation de la discipline est régulièrement invoquée par les commentateurs pour expliquer l'admiration de Mill pour les historiens français. Ces deux points doivent cependant être relativisés. « L'Angleterre est précoce. L'histoire ancienne possède une chaire à Oxford dès 1622 et l'histoire générale à Cambridge dès 1627. Une chaire d'histoire moderne est fondée la même année, 1724, à Oxford et à Cambridge [...] La France se trouve quant à elle très en retard. On ne crée au Collège de France une chaire d'histoire et morale qu'en 1775 et une chaire autonome d'histoire qu'au début du XIXe siècle. A la Sorbonne, la première chaire d'histoire ancienne apparaît en 1808 et la première d'histoire moderne en 1812 » (Le Goff 2014, 57- 8).

l'importance particulière que les travaux historiques y occupaient est rarement soulignée. A huit ans, Mill avait notamment lu l'*Anabase* de Xénophon, les *Vies parallèles* de Plutarque, la moitié de l'œuvre de Thucydide, « tout Hérodote », les *Commentaires sur la Guerre des Gaules* de César, ainsi que de très nombreux ouvrages d'historiens britanniques : William Robertson, David Hume, Edward Gibbon, Robert Watson, Nathaniel Hooke, John Millar, etc. (Mill 1873, 554-5). Il nous semble que le caractère précoce des lectures historiques de Mill n'autorise nullement à affirmer que « l'histoire n'était pour lui qu'un amusement » (López 2012, 65 n4). Si l'on en croit son autobiographie, Mill continue, durant l'adolescence, d'accorder sa « plus forte prédilection » à l'histoire et de lui consacrer l'essentiel de ses « lectures privées » (*ibid.*, 15). Le jeune Mill rédige souvent de longues synthèses de ses lectures historiques alors même que ces exercices ne revêtent aucun caractère obligatoire (*ibid.* 17). Par la suite, il publiera dans la presse de nombreux compte-rendu d'ouvrages historiques, notamment ceux de Michelet, Sismondi ou Guizot, et discutera des interprétations de la Révolution française dont il envisage d'écrire une histoire (*ibid.* 135). Les commentaires de Mill témoignent déjà de l'importance qu'il accorde à la « philosophie de l'histoire » :

« [...] les réflexions par lesquelles [Sismondi] commence souvent ses chapitres, témoignent bien davantage de la véritable philosophie de l'histoire que ce que l'on peut trouver dans n'importe lequel des autres ouvrages sur le Moyen Âge que nous connaissons, à l'exception de celui du Professeur Millar » (Mill 1826, 51)

Pourtant, dans les années 1820, Mill ne défend pas la mise en œuvre d'une méthode d'étude des phénomènes sociaux incluant une philosophie de l'histoire. Tout se passe comme si ses « lectures privées » sur l'histoire et les réflexions menées avec son père sur la société, la politique et l'économie demeuraient étrangères l'une l'autre. Comme le note Iris Mueller, Mill a même donné en 1827 une conférence sur « l'usage de l'histoire » dans laquelle il répète que la connaissance de la nature humaine est « plus importante que la connaissance de l'histoire pour déterminer le type d'institutions requis par toute société » (Mueller 1956, 58).

De ses lectures saint-simoniennes et comtiennes de la fin des années 1820, et de sa découverte de Coleridge, Mill en vint cependant à l'idée que

« toute théorie générale ou philosophie politique suppose une théorie préalable du progrès humain, c'est-à-dire une philosophie de l'histoire » (1873, 169). Ce récit, figurant dans l'autobiographie de Mill, élude toutefois un point important. Il faut en effet noter que Mill n'est pas immédiatement convaincu par la méthodologie des sciences sociales de Comte, comme en attestent les griefs qu'il exprime, dans sa lettre du 8 octobre 1829, à l'encontre de la partie organique de l'essai de 1822. Si Mill considère rétrospectivement que l'essai de Comte était « de loin supérieure aux autres » travaux saint-simoniens (Mill 1873, 173), il exprime à l'époque un avis très critique²⁰. Pour lui, Comte a comme « tous les bons penseurs français » une excellente « capacité à systématiser », mais il possède aussi leur principal défaut :

« Ils sont si satisfaits de la clarté avec laquelle leurs conclusions découlent de leurs prémisses, qu'ils *ne s'attardent pas à comparer leurs conclusions aux faits* alors même que seule cette comparaison nous permettrait d'être assuré que les prémisses contiennent l'essentiel pour traiter la question » (Mill 1829, 35-6, nos italiques).

En outre, pour Mill, beaucoup d'auteurs français commettent « l'erreur que Cousin impute à Condillac » : ils n'insistent « que sur une chose lorsqu'il y en a plusieurs, ou ne voient qu'un aspect de la chose » (*ibid.*, 36). Or, Mill estime que Comte commet cette erreur « à chaque page », et que cela lui permet d'adopter cette forme de systématisation qui s'approche « en apparence d'une espèce de *science positive* » (*ibid.*, 36). La première impression de Mill est donc que les travaux de Comte ne sont pas assez empiriques et n'ont que l'apparence de la science. Comme le note Friedrich Hayek, Mill formule dans ses lettres à d'Eichthal une « critique de l'ensemble des conceptions théoriques et politiques de Comte dans laquelle il utilise la leçon, récemment apprise de Macaulay, concernant le danger qu'il y a à utiliser, en politique, des arguments déductifs de type mathématique » (Hayek 1942, 281). Mais ce n'est pas tout. Mill conclue en outre qu'il est « triste de constater comment un homme comme M. Comte a vu toutes ses représentations de l'histoire perverties et distordues par la

²⁰ « Ces critiques contiennent une stupéfiante anticipation de nombre des fautes majeures que Mill détectera dans les travaux ultérieurs de Comte » (Lewisohn 1972, 316).

nécessité de prouver que la civilisation n'a qu'une loi, une loi de progrès » (Mill 1829, 37).

Or Mill va par la suite faire l'éloge de la méthodologie de Comte et revendiquer dans son *System of Logic* une « méthode déductive inverse ou méthode historique » (Mill 1843 livre VI, chap. 10) inspirée des conceptions de Comte²¹. Il nous semble que c'est la seule véritable évolution de l'opinion de Mill au sujet de Comte. Comment l'expliquer ? Entretemps Mill a notamment lu le *Cours de philosophie positive* qu'il considère comme le meilleur ouvrage de Comte. Faisant part de sa déception concernant le quatrième volume, Mill ajoute que « le cinquième, contenant les idées relatives à l'histoire, raviva mon enthousiasme » (Mill 1873, 219). La correspondance de Mill confirme d'ailleurs ce récit. Si Mill recommandait à ses amis la lecture du *Cours*, c'était avant tout pour la conception de l'histoire qu'il contient (Mill 1972b, 755-6). Force est de constater que Mill maintiendra cet avis même dans son texte le plus critique :

« Quiconque ne croit pas que la philosophie de l'histoire peut devenir une science, devrait suspendre son jugement jusqu'à ce qu'il ait lu ces volumes de M. Comte » (Mill 1865, 318).

Mais Mill estime encore qu'il manque chez Comte un chaînon nécessaire entre l'étude du passé et les recommandations pour l'avenir. « Nous ne pouvons réussir à voir aucune connexion scientifique entre son explication théorique du progrès passé de la société et ses plans d'amélioration future. Ceux-ci ne sont pas recommandés, ainsi que nous pourrions nous y attendre, comme étant le but vers lequel la société humaine a tendu et fait effort à travers l'histoire toute entière » (*ibid.*, 325).

La lecture du *Cours* est-elle le seul facteur de l'évolution du jugement de Mill ? Nous avons déjà noté (*supra*, section 1) que Mill avait peut-être lu vers 1829-1830 les *Considérations philosophiques sur les sciences et les savants* publiées par Comte en 1825. Si cette hypothèse, formulée par Hayek (1942, 286 n37), est exacte, on peut interroger le rôle qu'a pu jouer cette lecture dans l'évolution de l'opinion de Mill. Et l'on peut notamment se demander si Mill n'a pas dès 1830 retrouvé chez Comte des idées humiennes et smithiennes qui lui

²¹ A tel point que Friedrich Hayek écrira que « dans le sixième chapitre de sa Logique, qui traite des méthodes des sciences morales, Mill devint un simple porte-parole de la doctrine comtienne » (Hayek 1942).

sont familières. Dans son œuvre, Comte cite abondamment Smith pour qui il conservera – contrairement à Say - une admiration constante²². L'importance de la lecture comtienne de Smith a été très bien résumée par George Canguilhem :

« Comte a trouvé l'idée-mère [de sa théorie du fétichisme] directement chez Adam Smith (*Histoire de l'Astronomie*, 1749) et indirectement chez Hume (*Histoire naturelle de la religion*, 1757). C'est Adam Smith qui a fourni à Comte – comme il le reconnaît lui-même dès 1825 et à plusieurs reprises par la suite²³ – l'idée que la religion primitive n'a pas validité et juridiction sur la totalité de l'expérience humaine. L'erreur capitale qu'est le fétichisme n'est donc pas une erreur intégrale, sans quoi la rectification en eût été impossible. En fait, dès l'origine, quoique sans conflit manifeste, la religion affronte son antagoniste, l'esprit positif ». (Canguilhem 1964, 89-90)

En réponse à une lettre du 5 octobre 1844 dans laquelle Mill lui signalait « une analogie réelle dans la tournure de l'esprit écossais et de l'esprit français »²⁴, Comte signale à Mill ce qu'il doit à Hume et Smith²⁵. Mill avait déjà pu le constater, au moins dans le *Cours*, et peut-être dans les *Essais*. Il est clair que Mill connaît mieux l'œuvre historique et philosophique de Hume, qu'il cite régulièrement, que celle de Smith. Mais il est sans doute exagéré de suggérer, comme le fait Angèle Kremer-Marietti, que Mill ne voit en Smith qu'un économiste :

²² Comte a dans sa bibliothèque les *Essais philosophiques* (trad. P. Prévost) et les *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* (trad. Blavet), dont fait partie l'essai sur l'*Histoire de l'Astronomie* (Gouhier 1933, 223 n14). Voir aussi (Canguilhem 1964, 91- 2 n62).

²³ « La plus ancienne reconnaissance de dette souscrite par Comte envers Adam Smith se trouve dans l'opuscule de 1825, *Considérations philosophiques sur les sciences et les savants* [...] Voir ensuite *Cours*, IV, 365 et VI, 168 » (Canguilhem 1964, 90 n55).

²⁴ « Enfin, je trouve qu'il y a une analogie réelle dans la tournure de l'esprit écossais et de l'esprit français. Vous n'avez certainement pu méconnaître à quel point les Hume, les Ferguson, les Adam Smith, les Millar, les Brown, les Reid, même les Chalmers ressemblent intellectuellement à des français, tandis que nos philosophes anglais, en exceptant peut être Hobbes, appartiennent à un type différent : chez Locke, chez Berkeley, chez Hartley, chez Coleridge, chez Bentham même, c'est un ordre d'idées et de tendances intellectuelles profondément disparates » (Mill 1963b, 638- 9)

²⁵ « Je n'oublierai jamais combien ma propre évolution a été d'abord redevable surtout à quelques lumineuses inspirations de Hume et d'Adam Smith ». Lettre de Comte du 21 octobre 1844 (citée par Gouhier 1933, 219).

« Comte et Mill sont unis dans leur attitude à l'égard de la philosophie écossaise [...] Adam Smith constitue toutefois une exception, Mill et Comte divergent quant à ses idées. Comte cite les *Essais Philosophiques* de Smith [...] mais il négligeait sa théorie économique [...] Au contraire, Mill utilisa la *Richesse des Nations* comme modèle pour ses *Principes d'Economie Politique* » (Kremer-Marietti 1995, 6).

La remarque concernant l'attitude respective des deux penseurs vis-à-vis de l'économie politique est très juste. Mais peut-on en revanche considérer que Mill était indifférent à l'usage comtien de la philosophie de Smith ? Comte reprend de Smith l'idée selon laquelle l'homme « peut arriver à l'étonnement philosophique et aux explications rationnelles des phénomènes irréguliers de la nature, lorsqu'il accède à une condition sociale où sa subsistance n'est plus précaire et où donc il cesse d'être en proie aux superstitions » (Iacono 1992, 71-2). Il nous semble que cette conception matérialiste de l'histoire, présente chez Hume et Smith, et reprise par Comte, est familière à Mill. Il l'exposera dans *August Comte and positivism* et indiquera à cette occasion que Comte reprend Smith (Mill 1865, 288). Et cette conception affleure dans plusieurs textes de Mill. Mais les références explicites de Mill aux *Essais philosophiques* de Smith sont si rares qu'il est difficile de poursuivre plus loin une telle hypothèse²⁶.

3/ Les effets de l'influence comtienne

Comme l'indique Nicholas Capaldi (2004, 81), « ce que Mill conclut [de sa lecture de Comte et des saint-simoniens à la fin des années 1820] était la centralité d'une philosophie de l'histoire ». Pour Mill, l'un des principaux effets de cette lecture fut une réinterprétation des influences auxquelles il avait été précédemment soumis. Capaldi soutient que « cette vision de l'histoire, et en particulier la distinction saint-simonienne entre périodes « organiques » et « critiques », permit à Mill de dépasser le radicalisme philosophique » (2004, 81). L'argument de Capaldi est que les radicaux pouvaient être considérés par Mill comme « le reflet d'une période critique offrant une résolution organique inadéquate » (*ibid.* p. 81). Cela nous semble exact mais Capaldi ne développe

²⁶ Les *Collected Works of John Stuart Mill* ne contiennent que deux brèves citations des *Essais* de Smith. L'une, déjà mentionnée, figure dans l'ouvrage sur Comte (Mill 1865, 288) et l'autre figure dans un texte de 1825 sur la liberté de la presse (Mill CW 21, p. 25).

pas ce point alors même que de nombreux arguments supplémentaires peuvent étayer son hypothèse.

Premièrement, Mill définit le radicalisme comme un ensemble de thèses critiques trouvant une audience dans une période historique précise. Dans le premier numéro de la *Westminster Review*, publié en janvier 1824, un article de James Mill (le père de John) reproche à l'*Edinburgh Review*, principale organe du parti Whig, de s'accommoder du caractère aristocratique des institutions anglaises. John Stuart Mill explique dans son autobiographie que cela deviendra la ligne de la revue et des « Radicaux »²⁷. Il rappelle en outre que les années 1820 furent une époque de « rapide développement du libéralisme » au cours de laquelle la revue « fit beaucoup de bruit et conféra un véritable statut à ce radicalisme de type Benthamien » (Mill 1873, 101). Mill relie ce succès aux caractéristiques de la période ouverte par la fin de la guerre franco-anglaise²⁸. « Le libéralisme semblait devenir l'air du temps » (*ibid.*, p. 103). Mill affirme rétrospectivement que la diffusion des thèses radicales était avant tout symptomatique d'une époque.

Un autre argument en faveur de l'hypothèse de Capaldi est la façon dont Mill traite, dans le *System of Logic*, la méthode employée par « l'école benthamienne ». Dans le chapitre consacré à l'étude de « la méthode géométrique ou abstraite » (Mill 1843 livre VI, chap. 8), Mill explique que celle-ci est inadaptée à l'étude des phénomènes sociaux. Elle est néanmoins mise en œuvre par des penseurs qui « comprennent que la science sociale doit nécessairement être déductive » mais qui, faute d'avoir « suffisamment réfléchi à la nature particulière du sujet », considèrent la géométrie comme « le type de toute science déductive » (Mill 1843, 888). Ce faisant, ils font abstraction des cas dans lesquels différentes « forces » se neutralisent, ou plus généralement se

²⁷ « Jamais une telle attaque n'avait été portée contre le parti whig et sa politique, jamais un coup plus rude n'avait été porté en Angleterre, au nom du radicalisme » (Mill 1873, 95)

²⁸ « Lorsqu'il fut mis fin aux peurs et aux animosités accompagnant la guerre avec la France, et que les gens furent de nouveau disposés à s'intéresser à la politique intérieure, le courant devint porteur pour le camp de la réforme. Le régime d'oppression que les vieilles familles régnaient de nouveau peser sur le Continent, l'appui que le gouvernement anglais semblait prêter à la conspiration contre la liberté menée par la Sainte Alliance, et le poids énorme de la dette publique causée par une guerre si longue et si coûteuse, rendaient le Gouvernement et le Parlement très impopulaires. Le Radicalisme, alors sous la direction de MM. Burdett et Cobbett, avait pris suffisamment d'importance pour sérieusement alarmer l'administration » (Mill 1873, 101)

contrarient l'une l'autre car elles agissent de façon conflictuelle. Or, les phénomènes socio-historiques sont généralement le produit de telles causes.

Mill note que la mise en œuvre de la méthode géométrique conduit les benthamiens à déduire les meilleures institutions gouvernementales à partir de trois principes généraux sur la nature humaine. Le premier d'entre eux stipule que les actions des hommes sont déterminées par leurs intérêts, ce que Mill considère comme vrai à quelques réserves près²⁹. Selon le deuxième principe, les gouvernants déterminent leur action en fonction de leur intérêt personnel, ce que Mill conteste en vertu de l'influence des habitudes et des représentations³⁰. Selon le troisième principe, la responsabilité vis-à-vis des gouvernés serait la seule cause capable de produire chez les gouvernants le sentiment d'une identité d'intérêts avec la communauté. Dans sa critique de ce principe, Mill utilise trois contre-exemples historiques³¹ afin de montrer qu'il « arrive très souvent que ce que les gouvernants devraient faire dans l'intérêt général est aussi ce qu'ils sont portés à faire par le plus pressant de leurs intérêts particuliers, la consolidation de leur pouvoir » (Mill 1843, 892). Dans *August Comte and Positivism*, Mill en vient même à affirmer qu'en dépit de la qualité des réflexions de Comte sur le passé, une partie de son œuvre souffre du même défaut méthodologique que celle de Bentham³².

²⁹ Le principe n'est pas valable au niveau individuel. Mais les conséquences que l'on tire de ce principe subsisteraient « si l'assertion était ainsi restreinte : la conduite d'une suite de personnes, ou de la majorité d'un groupe, sera en gros dirigée par l'intérêt personnel » (Mill 1843, 890)

³⁰ « Le caractère et le cours de leurs actions est largement influencé (indépendamment de tout calcul d'intérêt personnel) par les sentiments habituels, les manières générales de penser et d'agir, qui dominent dans la communauté dont ils sont membres » (Mill 1843, 891). Il faut également noter que lorsque Mill définit un « état de société » comme une configuration donnée, à un même moment, des principaux faits sociaux, il y inclut « les croyances communes admises sur les questions intéressant l'humanité et la force de conviction avec laquelle on y adhère ».

³¹ Comme l'a bien noté Françoise Orazi (2015, 158), Mill a très souvent recours à des arguments de type historique réfutatifs.

³² Pour Mill, les recommandations de Comte « reposent chacune sur ses propres raisons séparées d'utilité supposée ; et cela aussi complètement que chez les philosophes qui, comme Bentham, spéculent sur la politique sans base historique d'aucune sorte » (Mill 1865, 325). Sur un plan pratique, l'erreur de Comte consiste à se focaliser sur « deux pouvoirs naissants, les penseurs positifs, d'une part, et les chefs d'industrie, de l'autre » sans voir le rôle croissant des « masses industrielles » (*ibid.*, 365). Si l'on s'en tient au langage du *System of Logic*, il s'agit d'un « case of conflicting forces » pour lequel la méthode géométrique est inadaptée.

Mill, qui décrit le radicalisme philosophique comme « la combinaison du point de vue de Bentham avec celui de l'économie politique moderne » (Mill 1873), n'a pas seulement remis en cause la méthode benthamienne mais s'est également interrogé sur le caractère « moderne » de l'économie politique. Nous avons vu (*supra*, section 1), qu'il affirme avoir pris conscience des limites de « la vieille économie politique » en lisant Comte et les saint-simoniens. Comme le note Capaldi (2004, 196), Mill procède au « réexamen » de ses conceptions initiales concernant l'économie dans plusieurs textes, notamment dans son essai sur la méthode de l'économie publié en 1836, puis dans un recueil en 1844, mais rédigé en 1830. Dès lors, il est vain de prétendre montrer que les relations de Mill avec Comte « ont eu un impact sur ses positions épistémologiques et méthodologiques en comparant l'essai de 1836 (rédigé avant qu'il ne prenne connaissance de l'œuvre de Comte) et le *Système de logique* » (Robert 2002, 130). Mill a pris connaissance des thèses comtiennes et saint-simoniens *avant* de commencer la rédaction de son essai sur la méthode³³.

De quelle façon Mill conçoit-il désormais l'économie politique ? L'influence de Comte est particulièrement patente dans les *Principles of Political Economy* publiés en 1848. Dans une lettre datée du 3 avril 1844, Mill indique à Comte que le traité d'économie qu'il s'apprête à rédiger sera « analogue à celui d'Adam Smith » et « servira puissamment à faire pénétrer l'esprit positif dans les discussions politiques » (Mill 1963b, 626). C'est à cette occasion qu'il évoque pour la première fois la célèbre distinction entre lois de la production et de la répartition :

« Je sais ce que vous pensez de l' économie politique actuelle j'en ai une meilleure opinion que vous, mais si j'écris quelque chose là-dessus ce sera en ne perdant jamais de vue le caractère purement provisoire de toutes ses conclusions concrètes, et je m'attacherais surtout à séparer les lois générales de la production, nécessairement communes à toutes les sociétés industrielles, des principes de la distribution et de l'échange des

³³ Robert (2002, 131 n7) estime que Mill lit le texte de Comte en mai ou juin 1829. De deux choses l'une : soit il considère que cette première lecture est sans influence sur Mill (et que l'on peut en outre faire abstraction de ses lectures saint-simoniennes), soit il ignore que l'article sur la méthode de l'économie politique est rédigé en 1830.

richesses, principes qui supposent nécessairement un état de société déterminé » (*ibid.*, 326)

Selon une opinion encore très répandue, « l'opposition entre lois de la répartition et lois de la production répondait d'abord à des considérations d'ordre politique et social : en pointant la malléabilité des lois régissant la répartition, Mill rendait pensable leur modification » (Robert 1998, 189). L'examen des *Principles of Political Economy* – qui ne sont pas toujours bien cités³⁴ – montre toutefois que Mill ne conçoit pas les lois de la répartition comme étant « malléables »³⁵.

« Nous devons considérer ici, non les causes, mais les conséquences, des règles selon lesquelles la richesse est répartie. Ces conséquences sont aussi peu arbitraires, et ont tout autant le caractère de lois physiques, que les lois de la production. Les êtres humains peuvent contrôler leurs propres actes, mais pas les conséquences de leurs actes sur eux-mêmes ou sur autrui » (Mill 1848, 200)

En revanche, Mill a bien souligné le fait que les phénomènes de répartition dépendent partiellement des institutions que les hommes se sont données. Et son insistance sur ce point est avant tout une réponse aux critiques des saint-simoniens envers la prétention de l'économie politique à l'universalité.

Deux mois plus tard après la lettre précitée, Mill exprime à Comte sa satisfaction d'avoir reçu son approbation et l'assure de nouveau du caractère smithien de son projet :

³⁴ Olivier Robert remplace la phrase de Mill (« il n'en va pas de même pour la répartition de la richesse ») par la phrase suivante : « à ses yeux, il n'en va pas de même pour ce qui est *des lois* régissant la répartition » (Robert 1998, 188 nos italiques). La suite du texte de Mill, qui est cette fois cité, semble alors porter sur les lois de la répartition et l'auteur peut conclure par l'idée que, chez Mill, les hommes ont « beaucoup plus d'emprise » sur les lois de la répartition que sur celles de la production (*ibid.*, 188), ou encore que les premières se distinguent des secondes « par leur malléabilité » (*ibid.*, p. 189). Ce qui nous semble inexact puisque Mill ne traite pas, dans ce passage, des *lois* de la répartition, mais de la répartition elle-même.

³⁵ Rappelons cette mise en garde figurant dans les « remarques préliminaires » du traité : « Bien que les gouvernements ou les nations aient le pouvoir de décider quelles sont les institutions à mettre en place, ils ne peuvent déterminer arbitrairement la façon dont elles fonctionnent. Les conditions dont dépendent leur pouvoir sur la répartition des richesses [...] forment un objet de recherche scientifique comme n'importe quelle loi physique de la nature » (Mill 1848, 21). Sur la fameuse distinction entre production et répartition, lire (Smith 1985).

« Je ne me sentais pas auparavant suffisamment assuré de votre adhésion à ce projet, qui pouvait vous paraître essentiellement anti-scientifique, et qui le serait en effet si je n'avais le plus grand soin de bien établir le caractère purement provisoire de toute doctrine sur les phénomènes industriels qui fasse abstraction du mouvement général de l'humanité. Je crois que ce dessein, s'il pouvait être convenablement exécuté, aurait l'avantage de préparer l'éducation positive de beaucoup d'esprits qui s'occupent plus ou moins sérieusement des questions sociales, et il me semble aussi qu'en prenant pour modèle général le grand et le beau travail d'Adam Smith, j'aurais des occasions importantes de répandre directement quelques-uns des principes de la nouvelle philosophie, comme Adam Smith a fait pour la plupart de ceux de la métaphysique négative dans ses applications sociales sans éveiller les défiances ombrageuses en déployant aucun drapeau (Mill 1963b, 630-1)

La référence à Smith ne doit pas induire en erreur. Comme l'indiquent Ekelund et Olsen (1973, 390), Mill ne souhaitait pas abandonner l'héritage ricardien³⁶ mais « s'apprêtait à compléter les méthodes ricardiennes déductives ou *a priori* par les spéculations sociales de Comte ». L'influence de Comte sur Mill se traduit dans le domaine de l'économie politique par une attention particulière aux faits sociaux plutôt qu'au seul raisonnement abstrait.

« Le lien le plus important qui puisse exister entre la philosophie de Comte et l'économie politique de Mill concerne probablement les idées sur le travail et le champ d'action syndical [...] un examen attentif des idées de Mill sur le partage du profit et sur la relation morale idéale entre travailleur et capitaliste révèle qu'elles sont une reformulation du scénario de Comte (et de Saint-Simon) de cette relation dans le cadre de l'état positif » (*ibid.*, 394).

En revanche, Mill défend l'économie politique contre les attaques de Comte qui, de la « solidarité fondamentale entre tous les aspects possibles de l'organisme social », concluait à « l'inanité scientifique » de l'économie politique, dont il exigeait la disparition (1830-42, leçons 47 et 48).

³⁶ Dans sa lettre du 22 février 1848, Mill écrit à John Austin: « I doubt if there will be a single opinion (on pure political economy) in the book which may not be exhibited as a corollary from his [Ricardo's] doctrines" (Mill 1963b, 731)

Si Mill révisa certaines de ses idées au sujet de la méthode suivie par les benthamiens en science politique et de la méthode suivie par « the old political economy », il ne suivit que très partiellement la critique comtienne des philosophes du 18^e siècle. Certes, Mill regrette clairement le modèle intellectuel suivi par le groupe des Radicaux pour leur intervention dans le débat public : « les philosophes français du 18^e siècle constituaient l'exemple que nous cherchions à imiter. Nul dans le groupe ne versa tant dans l'excès de cette ambition juvénile que je ne le fis » (*ibid.*, p. 111). Ici, tout est cependant affaire de degré : si Mill acquiert chez Comte une vision des limites de la pensée critique, il estime que les jugements de ce dernier sont excessifs. « En opposition à Comte, Mill pensait que la réaction du dix-neuvième siècle contre les Lumières avait été trop loin » (Pickering 1993, 76).

Mill place d'ailleurs en exergue du sixième livre du *System of Logic*, portant sur les sciences sociales, un extrait de l'*Esquisse d'un Tableau Historique des progrès de l'esprit humain* de Condorcet. Or, si Comte concède que le titre et l'introduction de cet ouvrage suffiraient à eux seuls « pour assurer à son auteur l'honneur éternel d'avoir créé cette grande idée philosophique », il estime que Condorcet a tracé son esquisse « dans un esprit absolument contraire au but de ce travail » (Comte 1822, 172). En effet, pour Comte, « Condorcet n'a pas vu que le premier effet direct d'un travail pour la formation de la politique positive devrait être, de toute nécessité, de faire disparaître irrévocablement la philosophie critique du dix-huitième siècle, en tournant toutes les forces des penseurs vers la réorganisation de la société, but pratique d'un tel travail » (*ibid.*, p. 179). Comme nous allons le voir, Mill refuse catégoriquement cette subordination de toutes les forces intellectuelles et sociales à la seule « réorganisation ».

4/ La critique d'un système liberticide et inégalitaire

Mill a constamment critiqué le caractère liberticide du système comtien. Comme l'indique Hayek, il est intéressant de noter que dans la fameuse lettre du 8 octobre 1829, Mill ait « immédiatement mis le doigt sur l'un des points les

plus vulnérables des doctrines politiques de Comte » (Hayek 1942, 281). En particulier dans le passage suivant :

« Le premier principe, qui fonde l'ensemble du système, stipule que l'Etat et la société existent afin de concentrer et diriger toutes les forces de la *société vers un seul but*. Il ne peut vouloir dire que l'Etat ne devrait exister que pour un unique but [...] Quel genre de fondement est-ce là pour la science politique ! L'Etat existe pour tous les buts, pourvu qu'ils contribuent au bien de l'humanité ; le plus élevé et le plus important de ces buts est l'amélioration de l'homme lui-même [...] c'est un but qui n'est absolument pas inclus dans le système de M. Comte. Les forces sociales n'ont jamais été, et ne peuvent jamais être, dirigées vers un seul but. Il me semble d'ailleurs qu'il n'y a aucune raison de le désirer. Les hommes ne viennent pas au monde pour atteindre un but unique et il n'est aucun but unique dont l'accomplissement, même le plus complet, les rendrait heureux » (Mill 1829, p. 36)³⁷.

Une partie de la critique de Mill pourrait paraître infondée dans la mesure où Comte, qui va enseigner durant toute sa vie, place l'éducation au cœur de son système. « Le fondateur du positivisme s'est toujours considéré comme un spécialiste des questions pédagogiques » (Gouhier 1933, 234). Mais pour Mill, « l'amélioration de l'homme lui-même » ne nécessite pas seulement l'éducation. Elle requiert une société libérale favorisant l'auto-éducation, la spontanéité, le libre développement de l'individualité. Autrement dit, la critique formulée par Mill dans cette lettre de 1829 annonce ses œuvres des décennies suivantes, en particulier celles dans lesquelles il développe une argumentation utilitariste en faveur du libéralisme politique.

Si Mill n'indique pas quels sont les passages du *Plan* visés par sa critique, il est aisé de les retrouver. Dans son essai, Comte s'intéresse aux efforts faits par les peuples et par les rois pour réorganiser la société : « ces deux sortes de tentatives, quoique opposées, sont également vicieuses sous des rapports différents. Elles n'ont pas eu jusqu'à présent et ne sauraient jamais avoir aucun résultat vraiment organique. Loin de tendre à terminer la crise, elles ne contribuent qu'à la prolonger » (Comte 1822, 87).

³⁷ Lettre du 8 octobre 1929, CW12, p. 34-8.

D'un côté, les rois veulent rétablir le système féodal et théologique sans voir que la chute de celui-ci n'est pas l'effet de la crise mais « en est au contraire le principe » (*ibid.* 89). La longue « décadence de ce système » a été « la conséquence nécessaire de la marche de la civilisation », le restaurer impliquerait donc « d'anéantir un à un tous les développements de civilisation qui ont déterminé ces pertes » (*ibid.* 89). De l'autre côté, l'erreur des peuples consiste selon Comte à « présenter comme principes organiques, les principes critiques qui ont servi à détruire le système féodal et théologique » (*ibid.* 92). L'un de ces principes critiques est « le dogme de la liberté illimitée de conscience », qui résulte de la décadence des croyances théologiques qu'il a « par une réaction nécessaire, puissamment contribué à accélérer » mais qui « perd toute sa valeur aussitôt qu'on veut y voir une des bases de la grande réorganisation sociale réservée à l'époque actuelle ; il devient même alors aussi nuisible qu'il a été utile, car il devient un obstacle à cette réorganisation » (*ibid.* 93-4). Comte, qui s'est récemment défait du libéralisme de son maître³⁸, exprime des vues particulièrement inquiétantes du point de vue d'un défenseur de la liberté comme Mill :

« Le gouvernement n'est plus conçu comme le chef de la société, destiné à unir en faisceau et à diriger vers un but commun toutes les activités individuelles. Il est représenté comme un ennemi naturel, campé au milieu du système social, contre lequel la société doit se fortifier par les garanties qu'elle a conquises, en se tenant vis-à-vis de lui dans un état permanent de défiance et d'hostilité défensive prête à éclater au premier symptôme d'attaque » (Comte 1822, 93)

Les reproches contenus dans la lettre de Mill visent à l'évidence cette conception du gouvernement comme « chef de la société » unifiant tous les efforts individuels vers un but unique, ainsi que la condamnation comtienne de la liberté de conscience. Dans *On Liberty* (1859), *Utilitarianism* (1861) et *Auguste Comte and Positivism* (1865), Mill va réitérer la critique énoncée dès 1829, mais

³⁸ Selon Gouhier (1933, 244), « en 1817, il n'y a pas encore de positivisme [...] Le culte de la liberté sera bientôt exclu du système ». Il estime que le changement intervient au début de l'année 1818 : « jusqu'au seuil de la vingtième année, Comte est le fils de la Révolution anticléricale et libérale [...] Ses ennemis sont ceux de la Liberté, quelles que soient les couleurs de leur cocarde » (Gouhier 1933, 14-5). Mais le libéralisme de Comte est encore patent dans la lettre qu'il adresse le 17 avril 1818 à Valat pour lui expliquer que la liberté politique est très précieuse et que « la liberté civile » l'est encore plus (Comte 1870, 34). (cité in Gouhier 1933, 240 n3)

en des termes plus durs. La principale raison de ce changement de ton est que Comte a publié, de 1851 à 1854, son *Système de politique positive*. Or celui-ci ne fait que confirmer les craintes de Mill quant à la nature liberticide des propositions de Comte.

En outre, Mill a trouvé des arguments supplémentaires contre Comte. En 1835, Mill est entré en relation avec Alexis de Tocqueville. Très impressionné par la première partie de *La démocratie en Amérique*, Mill a annoncé à l'auteur avoir pratiquement achevé la rédaction d'un compte-rendu élogieux quoique « un peu plus favorable à la démocratie » (Mill 1963a, 272). Mill est particulièrement admiratif de la méthode historique employée par Tocqueville. Cette lecture vient donc renforcer son sentiment concernant la façon de combiner déduction et induction dans les recherches relevant des « sciences morales »³⁹. Comme le note Iris Mueller, il n'y a « rien chez Tocqueville qui puisse contredire la méthode scientifique de Comte » mais « Mill pouvait y trouver suffisamment d'éléments pour questionner le programme politique que Comte développait à partir de cette méthode, et y renoncer » (Mueller 1956, 137). En réalité, ce questionnement avait, comme nous l'avons vu, commencé dès 1829. Mais la lecture de Tocqueville renforça sans doute le regard critique porté par Mill sur le système de Comte.

La prémisse fondamentale de Mill est que l'utilité, ou « plus grand bonheur du plus grand nombre » contient de nombreux ingrédients⁴⁰. Il explique dans *On Liberty* que l'un des plus essentiels d'entre eux est « le libre développement de l'individualité » (Mill 1859, 261). En effet :

³⁹ Françoise Orazi estime que « le deuxième essai sur *De la démocratie en Amérique*, publié en 1840, souligne les mêmes qualités méthodologiques que celles que l'auteur reconnaît par ailleurs à Comte » (Orazi 2015, 167). Comme nous l'avons vu, ce sont plutôt des qualités qu'il *reconnaîtra* bientôt à Comte. En outre, Mill indiquera en même temps que la manière dont M. Comte conçoit le mode suivant lequel on devrait organiser et employer ces pouvoirs croissants est fondée, contrairement à celle de Tocqueville, « sur toute autre chose que l'histoire » (Mill 1865, 325)

⁴⁰ C'est ce que Mill nomme l'utilité au sens large: "I regard utility as the ultimate appeal on all ethical questions: but it must be utility in the largest sense, grounded on the permanent interests of man as a progressive being" (Mill 1859, 224).

« Si ce n'est pas le caractère propre de la personne, mais les traditions et les coutumes des autres qui dictent les règles de conduite, c'est qu'il manque l'un des principaux ingrédients du bonheur humain » (*ibid.*, 261).

Or, lorsque Mill explique que « la spontanéité n'entre pas dans l'idéal de la plupart des réformateurs moraux et sociaux » (*ibid.*, 261), il vise nommément Comte « dont le système social, tel qu'il l'expose dans son *Système de Politique Positive* vise à établir (plutôt, il est vrai, par des moyens moraux que légaux) un despotisme de la société sur l'individu » (*ibid.*, 227).

Le plaidoyer de Mill en faveur du libre développement de l'individualité et ses critiques à l'encontre de la volonté de Comte d'unir toutes les initiatives individuelles vers un « but commun » n'impliquent nullement l'adoption d'un éclectisme éthique. Dans les premières phrases de son ouvrage *Utilitarianism* (1861), Mill indique que sa recherche porte sur « le critère du bien et du mal » ou « la question du '*summum bonum*' » (1861, 205). En effet, « pour que ses prétentions soient soutenables, il faut bien qu'il y ait à la base de toute la morale un principe ou une loi fondamentale, ou bien, au cas où il y en aurait plusieurs qu'il y ait entre eux un ordre hiérarchique bien défini » (*ibid.*, 206)⁴¹. Ce monisme éthique avait déjà été exposé dans le *System of Logic* :

« Il y a non seulement des premiers principes de la connaissance, mais aussi des premiers principes de la conduite. Il doit exister un critère pour déterminer le caractère bon ou mauvais, d'une manière absolue ou relative, des fins ou objets de désir. Et quel que soit ce critère, il ne peut en exister qu'un seul, car s'il y avait plusieurs principes supérieurs de conduite, la même conduite pourrait être justifiée par un de ces principes et condamnée par un autre, et un principe plus général serait requis pour servir d'arbitre entre les autres » (1843, 951).

Mais sa critique de l'éclectisme ne conduit pas Mill à affirmer que l'Etat doit poursuivre un but unique, bien au contraire. « Un point essentiel que Mill perçoit avec une clarté totale est que l'utilitariste n'a pas besoin et ne peut requérir que 'le test de la conduite soit aussi son motif exclusif'. La confusion des deux était à son avis l'erreur commise par Auguste Comte » (Skorupski 1989 p. 17).

⁴¹ En outre, pour Mill, « l'absence d'un premier principe reconnu a fait de la morale moins le guide que la consécration des opinions [sentiments] » (1861, p. 41).

Pour Mill, la « sanction ultime » de la morale utilitariste est « le désir de vivre en bonne harmonie avec nos semblables » et ce sentiment est « l'un de ceux qui tendent à se renforcer, même sans qu'on l'inculque à dessein, sous l'influence d'une civilisation en progrès » (1861, 231). Il existe pour Mill un mouvement historique développant la coopération et engendrant lui-même un progrès moral des individus. Ainsi, « les plus petits germes de ce sentiment sont recueillis et leur développement est assuré par la contagion de la sympathie et l'influence de l'éducation » (*ibid.*, 232). Mill explique ensuite que *Le Système de politique positive* d'Auguste Comte, en dépit des « graves objections » que l'on peut lui adresser, a établi la possibilité de donner à ce sentiment « la force psychologique et l'efficacité sociale d'une religion ». « Il faudrait seulement craindre, non pas que cet ascendant soit insuffisant, mais qu'il soit excessif, au point de porter fâcheusement atteinte à la liberté humaine et à l'individualité » (*ibid.*, 232).

Mill approfondit cette critique quelques années plus tard dans la deuxième partie de *Auguste Comte and Positivism*. Il explique alors que la source des erreurs contenues dans *Le Système de politique positive* est le désir d'unité et de systématisation (1865, p. 149).

« Pourquoi faut-il que toute la vie humaine ne tende qu'à un seul but, et soit convertie en un système de moyens disposés à une fin unique ? Ne peut-il pas se faire que l'humanité qui, après tout, se compose d'individualités humaines, obtienne une plus grande somme de félicité, lorsque chacun poursuit son propre bonheur en se soumettant aux règles et aux conditions prescrites par le bien du reste des hommes, que si chacun fait du bien d'autrui son seul objet, et ne se permet nuls plaisirs personnels qui ne soient indispensables à la conservation de ses facultés ? » (Mill 1865, 150)

La cinglante critique contenue dans la seconde partie de l'ouvrage de Mill se résume à ces quelques mots : « 'L'unité' et la 'systématisation' demandaient absolument que tout le monde se modelât sur M. Comte. Il ne convenait pas de supposer qu'il pût y avoir plus d'un chemin pour arriver à la félicité humaine, ou qu'il pût y avoir en elle plus d'un élément » (*ibid.*, 150-1)

Conclusion

Les interprétations des rapports entre Mill et Comte ont souvent exagéré l'ampleur de l'évolution de l'opinion de Mill. Par exemple, Olivier Robert considère que l'ouvrage publié par Mill en 1865 « marque le passage d'une stratégie de dissimulation à une véritable stratégie d'abjuration » de sa sympathie initiale pour les idées de Comte (Robert 2002, 153). Ces affirmations nous semblent démesurées. Pour faire comprendre pourquoi le terme de « stratégie d'abjuration » lui est « apparu comme approprié », Robert donne des citations de la seconde partie de l'ouvrage, dans lesquelles Mill critique le *Système de philosophie positive* et déplore le « déclin affligeant d'un grand esprit » (2002, 154). Mais dans la mesure où Mill commente cet ouvrage pour la toute première fois, il nous semble que l'on peut difficilement parler d'abjuration. Comme nous l'avons vu, Mill n'avait jamais souscrit aux idées figurant dans le *Système*. Plus généralement, il nous semble que l'insistance excessive de certaines interprétations sur l'évolution de l'opinion de Mill au sujet de Comte a pour effet de perdre de vue un point essentiel : "What we must not lose sight of is that Mill never wavered in his commitment to liberal culture" (Capaldi 2004, 80)

On en trouve une autre illustration dans l'un des aspects importants de la relation entre Comte et Mill que nous n'avons pas étudiés ici : la question de l'égalité entre hommes et femmes⁴². La façon dont Mill s'oppose à Comte au sujet de la place des femmes dans la société prend sa source dans une vision de l'empathie et de l'égalité très inspirée de celle d'Adam Smith (Peart et Levy 2005). Si Comte mobilise la notion d'empathie, c'est dans une perspective hiérarchique parfaitement étrangère à la tradition smithienne qui le conduit à affirmer que la faible aptitude des femmes à l'activité spéculative l'éloigne du « type idéal de la race » (Comte 1830, 570) et que leur plus grande capacité d'empathie les prédispose au rôle domestique (*ibid.*, 573). Comte affirme « l'infériorité fondamentale » de la femme (1830, 571) ; Mill n'a jamais cessé de critiquer ce préjugé.

⁴² Outre la question de l'égalité entre hommes et femmes, nous avons omis ici l'étude des désaccords des deux auteurs sur la psychologie et la phrénologie.

Bibliographie

- Bourdeau, Michel. 1999. « Présentation de l'ouvrage ». In *John Stuart Mill. Auguste Comte et le positivisme*, 1-21. Paris: L'Harmattan.
- Canguilhem, Georges. 1964. « Histoire des religions et histoire des sciences ». In *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, 7^{ème} éd., 81-98. Vrin, 1994.
- Capaldi, Nicholas. 2004. *John Stuart Mill a Biography*. Cambridge; New York: Cambridge University Press.
- Comte, Auguste. 1822. « Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société ». In *Du pouvoir spirituel*. Paris: Le Livre de Poche, 1978.
- . 1825. « Considérations philosophiques sur les sciences et les savants ». In *Du pouvoir spirituel*. Paris: Le Livre de poche, 1978.
- . 1830. *Cours de philosophie positive*. 12 vol. Paris, 1968-1971: Anthropos.
- . 1870. *Lettres d'Auguste Comte à M. Valat*. Dunod.
- De Marchi, Neil B. 1974. « The Success of Mill's Principles ». *History of Political Economy* 6 (2): 119-57.
- Ekelund, Robert B., et Emilie S. Olsen. 1973. « Comte, Mill and Cairns: the Positivist-Empiricist Interlude in Late Classical Economics ». *Journal of Economic Issues* 7 (3): 387-416.
- Gillig, Philippe, et Philippe Légé. 2016. « De la défiance à l'éloge des coopératives par J. S. Mill: retour sur la constitution d'une pensée libérale dans la première moitié du XIX^e siècle ». présenté à colloque « La construction des libéralismes face à leurs adversaires », Strasbourg.
- Gouhier, Henri. 1931. *La vie d'Auguste Comte*. Paris: Vrin, 1997.
- . 1933. *La jeunesse d'Auguste Comte et la formation du positivisme, vol. 1: Sous le signe de la liberté*. 3 vol. Paris: Vrin.
- . 1941. *La jeunesse d'Auguste Comte et la formation du positivisme, vol. 3: Auguste Comte et Saint-Simon*. 3 vol. Paris: Vrin.
- Hayek, Friedrich A. 1942. « John Stuart Mill at the age of twenty-five ». In *Hayek on Mill: The Mill-Taylor Friendship and Related Writings*, John Stuart Mill, 273-88. The Collected Works of F. A. Hayek 16. London; New York: Routledge, 2015.
- . 1963. « Introduction ». In *The Earliers Letters of John Stuart Mill 1812-1848 Part I*, édité par Francis E. Mineka. The Collected Works of John Stuart Mill, XII. Toronto: University of Toronto Press.
- Iacono, Alfonso M. 1992. *Le fétichisme, histoire d'un concept*. Paris: Presses Universitaires de France.

- Kremer-Marietti, Angèle. 1995. « Comte and Mill, the Philosophical Encounter ». In *The Correspondence of John Stuart Mill and Auguste Comte*, Oscar A. Haac. London: Transaction Publishers.
- Légé, Philippe. 2008. « Hayek's Readings of Mill ». *Journal of the History of Economic Thought* 30 (02). http://www.journals.cambridge.org/abstract_S1042771608000185.
- Le Goff, Jacques. 2014. *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches?* Paris: Seuil.
- Lévy-Bruhl, Lucien. 1899. « Introduction ». In *Lettres inédites de John Stuart Mill à Auguste Comte*, I - XXXVIII. Paris: Félix Alcan.
- Lewisohn, David. 1972. « Mill and Comte on the Methods of Social Science ». *Journal of the History of Ideas* 33 (2): 315. doi:10.2307/2708877.
- López, Rosario. 2012. « John Stuart Mill's Idea of History: A Rhetoric of Progress ». *Res Publica. Revista de Historia de las Ideas Políticas*, n° 27: 63-74.
- Mill, John Stuart. 1825. « Cooperation: First Speech, Intended Speech & Closing Speech ». In *Journals and Debating Speeches*, édité par John Mercel Robson. The Collected Works of John Stuart Mill, XXVI. Toronto: University of Toronto Press, 1988.
- . 1826. « Modern French Historical Works ». In , 15-52. The Collected Works of John Stuart Mill 20. University of Toronto Press, 1985.
- . 1829. « Letter to Gustave d'Eichtal ». In *The Earliers Letters of John Stuart Mill 1812-1848 Part I*, édité par John Mercel Robson, 34-38. The Collected Works of John Stuart Mill, XII. Toronto: University of Toronto Press, 1963.
- . 1831. « The Spirit of the Age ». In *Newspaper Writings*, 227-57. The Collected Works of John Stuart Mill, XXII. University of Toronto Press.
- . 1843. *A System of Logic Ratiocinative and Inductive, Being a Connected View of the Principles of Evidence and the Methods of Scientific Investigation (Books IV-VI and Appendices)*. Édité par John Mercel Robson. The Collected Works of John Stuart Mill, VIII. Toronto: University of Toronto Press, 1974.
- . 1848. *The Principles of Political Economy with Some of Their Applications to Social Philosophy (Books I-II)*. Édité par John Mercel Robson. The Collected Works of John Stuart Mill, II. Toronto: University of Toronto Press, 1965.
- . 1859. *On Liberty*. Édité par John Mercel Robson et Jack Stillinger. The Collected Works of John Stuart Mill, XVIII. Toronto: University of Toronto Press, 1977.
- . 1861. *Utilitarianism*. Édité par John Mercel Robson. The Collected Works of John Stuart Mill, X. Toronto: University of Toronto Press, 1985.

- . 1865. *Auguste Comte and Positivism*. Édité par John Mercel Robson. The Collected Works of John Stuart Mill, X. Toronto: University of Toronto Press, 1985.
- . 1873. *Autobiography*. Édité par John Mercel Robson. The Collected Works of John Stuart Mill, I. Toronto: University of Toronto Press, 1981.
- . 1963a. *The Earlier Letters of John Stuart Mill 1812-1848 Part I*. Édité par Francis E. Mineka. The Collected Works of John Stuart Mill, XII. Toronto: University of Toronto Press.
- . 1963b. *The Earlier Letters of John Stuart Mill 1812-1848 Part II*. Édité par Francis E. Mineka. The Collected Works of John Stuart Mill, XIII. Toronto: University of Toronto Press.
- . 1972a. *The Later Letters of John Stuart Mill 1849-1873 Part I*. Édité par Francis E. Mineka et Dwight N. Lindley. The Collected Works of John Stuart Mill, XIV. Toronto: University of Toronto Press.
- . 1972b. *The Later Letters of John Stuart Mill 1849-1873 Part II*. Édité par Francis E. Mineka et Dwight N. Lindley. The Collected Works of John Stuart Mill, XV. Toronto: University of Toronto Press.
- Mueller, Iris Wessel. 1956. *John Stuart Mill and French Thought*. Urbana: University of Illinois Press.
- Orazi, Françoise. 2015. « Mill et l'histoire ». *Revue internationale de philosophie*, n° 272: 157-73.
- Peart, Sandra J. 2015. « Editor's Introduction ». In *Hayek on Mill: The Mill-Taylor Friendship and Related Writings*, xix - I. The Collected Works of F. A. Hayek 16. Chicago: University Of Chicago Press.
- Peart, Sandra J., et David M. Levy. 2005. *The « Vanity » of the Philosopher. From Equality to Hierarchy in Post-Classical Economics*. University of Michigan Press.
- Pickering, Mary. 1993. *Auguste Comte: An Intellectual Biography, vol. 2*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Robert, Olivier. 1998. « Economie et Sociologie en Grande Bretagne au 19^eme siècle: Histoire d'une Séparation ». Thèse de doctorat en sciences économiques, Paris-1.
- . 2002. « La tentation comtienne de John Stuart Mill: une « disciple indiscipliné » ». *Revue d'Histoire des Sciences Humaines* 7 (2): 129. doi:10.3917/rhsh.007.0129.
- Robson, John Mercel. 1969. « Textual Introduction ». In *Essays on Ethics, Religion, and Society*, cxv - cxxxix. The Collected Works of John Stuart Mill, X. Toronto: University of Toronto Press.
- Sidgwick, Henry. 1873. « John Stuart Mill Obituary ». *The Academy*, n° 4 (May 15): 193.

Smith, Vardaman R. 1985. « John Stuart Mill's Famous Distinction Between Production and Distribution ». *Economics and Philosophy* 1 (02): 267-84.